

particulièrement s'ils sont de différentes races. Quiconque s'est entiché d'une race particulière d'animaux pourra à peine se persuader qu'elle n'est pas la meilleure qu'il soit possible de trouver. S'ils sont de grandes dimensions, on vous dira qu'ils ne consomment pas plus, s'ils consomment autant, que les plus petits : s'ils sont gras, on prétendra qu'ils sont devenus tels à la paille, tandis que des races différentes nourries au foin n'auraient pu acquérir autant d'enbonpoint. Nous savons que certains animaux sont bien supérieurs à d'autres, et donneront plus de profit avec le même entretien ; mais pour déterminer quelles races sont les plus profitables, il faut savoir exactement ce qu'elles coûtent et ce qu'elles rapportent ; autrement c'est à l'aveuglette qu'on rejette ou condamne l'une, et qu'on adopte ou loue l'autre. Il n'est pourtant pas besoin d'une longue expérience pour être en état de juger qu'il est à-propos de rejeter quelques races qui sont décidément mauvaises. Nous sommes loin de vouloir ranger parmi ces dernières les races canadiennes de chevaux et de bêtes à cornes ; quant aux chevaux, nous les regardons comme les meilleurs qu'il y ait dans le pays, et nous pensons que les aumailles peuvent être améliorées de manière à devenir les plus utiles que le cultivateur puisse posséder. Nous avons l'autorité du professeur Johnston, pour dire que la plus grande quantité de beurre résultant d'un poids donné de la même nourriture et le lait le plus riche sont fournis par les races de vaches les plus petites. Les petites vaches d'Aldenray, de West Island et de Kerry donnent, dit-on, un lait plus riche même que les petites vaches d'Ayreshire ; mais on dit que celles de Shetland surpassent toutes les autres. Ces races sont vigoureuses et trouveront leur subsistance là où d'autres races mourraient de faim. Cette opinion si respectable confirme pleinement ce que l'expérience nous a appris, savoir, qu'un troupeau bien choisi de vaches de race canadienne serait aussi profitable que tout autre qu'on pourrait

entretenir dans ce pays pour la laiterie. Au moyen d'un bon choix et d'une attention convenable à la propagation et à l'entretien, les vaches canadiennes pourraient devenir de bonne hauteur et grosseur. Nous ne trouverions pas à redire à l'usage d'un taureau d'une race différente, mais il ne faudrait pas que l'animal fût démesurément grand. Les soins donnés à la propagation et à l'entretien ne manqueraient pas d'amener par degrés les animaux aux dimensions les plus convenables pour le profit ; et nous savons que c'est là le meilleur moyen à employer pour améliorer la race de nos animaux natis. Les animaux dont nous entreprendrions d'aggrandir la taille trop rapidement, ne seraient ni de la plus belle forme ni de la meilleure qualité pour l'usage ou la vente.

M. Robert Bon, de Saint-Laurent, nous a dit qu'il a recueilli, sur une perche de terre, une récolte de carottes du poids de 700 lbs., avec leurs feuilles ou sommets, et de plus de 500 lbs. sans ces sommets. En comptant 100 perches à l'arpent, ceci donnerait 22½ tonneau de racines par arpent, ou environ 33 tonneaux avec les feuilles. M. Bon nous a dit que quelques-unes de ses carottes pesaient 6 lbs. chacune, et étaient longues de deux pieds. Le sol sur lequel elles ont crû était certainement de la meilleure qualité, ayant servi de pacage à des bêtes à cornes et à des moutons, pendant plusieurs années. A tout événement, ce résultat fait voir ce que peuvent produire l'engrais et la bonne culture : 33 tonneaux par arpent, c'est certainement un grand produit, et en estimant les racines seules à 20s. le tonneau, cette récolte serait plus lucrative que toute autre que nous connaissions. Les tiges feuillées sont utiles aussi pour faire de l'amidon, si on les emploie vertes ; et si l'on ne s'en sert pas pour cet usage, on les peut enfouir avec la charrue dans le même sol, et elles formeront un bon engrais pour la récolte suivante. Nous avons souvent recommandé la culture